

LA MÉNAGERIE
DU MUSÉUM NATIONAL
D'HISTOIRE NATURELLE,

O U

LES ANIMAUX VIVANTS,

PEINTS d'après nature, sur vélin, par le citoyen MARÉCHAL,
peintre du Muséum,

ET gravés au Jardin des plantes, avec l'agrément de l'administration, par le
citoyen MIGER, graveur, membre de la ci-devant Académie royale de peinture,

AVEC une note descriptive et historique pour chaque animal, par les citoyens LACÉPÈDE
et CUVIER, Membres de l'Institut.



P A R I S,

CHEZ { MIGER, quai des Miramiones, maison du receveur des impositions.
PATRIS, Imprimeur, GILBERT, Libraire, quai Malaquais, n° 2, près la rue
de Seine.
GRANDCHER, au petit Dunkerque, rue de la Loi, au coin de celle Menars.
DENTU, Libraire, palais du Tribunat, galeries de bois.

AN X. — 1801.

*Gr. fol. Z Le Senne
94*

INTRODUCTION,

P A R L A C É P È D E.

L'HISTOIRE ne nous montre aucun peuple parvenu au-delà des premiers degrés de la civilisation, que nous ne voyions parmi les établissements qu'il se plaît à créer, des ménageries élevées autour des demeures des hommes puissants qui le dirigent. Le besoin les a formées. L'orgueil les a étendues.

Lorsqu'une nation entourée d'ennemis dangereux, contrainte de partager son territoire avec des bêtes féroces, ne labourant que peu de champs, et ne rassemblant que peu de troupeaux, a vu des guerres cruelles et des chasses périlleuses se succéder mutuellement et sans intervalle, les chefs ont dû employer la supériorité de l'intelligence humaine, à trouver des auxiliaires utiles parmi les animaux qu'ils avaient domptés. Indépendamment du chien et du cheval, les compagnons courageux et fidèles de l'homme, ils ont, suivant les contrées qu'ils habitaient, dressé pour la chasse ou exercé pour la guerre, le Cormoran, le Faucon, l'Aigle, l'Isatis, l'Once, l'Éléphant; ils les ont retenus, nourris, soignés dans de vastes enceintes: et voilà les premières ménageries, l'ouvrage du besoin.

Bientôt les chefs des peuples ont voulu réunir à la réalité du pouvoir, tous les signes de la prééminence, de la force. Pendant qu'ils élevaient des trophées, qu'ils entassaient les dépouilles des vaincus, qu'ils se couronnaient des palmes du guerrier, ils ont désiré de laisser des souvenirs durables des exploits du chasseur. Dans cette enfance des sociétés, où les destructeurs des monstres recevaient les honneurs du triomphe, comme les vainqueurs des hordes ennemies, ces mêmes chefs conservant les produits de leur chasse, avec autant de soin que les fruits de leurs conquêtes, et aussi glorieux de l'esclavage imposé aux animaux les plus terribles, que des fers donnés aux ennemis les plus redoutables, ont construit à côté des monuments qui rappelaient leurs victoires, de

ame, les conseils prévoyants d'une illustre Académie, et la déférence de Louis pour ceux qui disposaient de la renommée, firent établir, à Versailles, une ménagerie de la troisième sorte; l'ouvrage de Perrault dut le jour à cette institution; elle dura sous le règne de Louis XV; et ce dernier règne fut l'époque où parut l'Histoire naturelle écrite par Buffon.

Les Buffon, les Linné, les Daubenton, donnèrent aux esprits une impulsion nouvelle vers l'étude de la nature, vers l'application de cette étude à l'utilité publique; l'Europe vit élever par plusieurs nations, des établissements que l'on pouvait regarder comme des éléments, des portions ou des modèles de ces ménageries de la quatrième sorte, qui n'appartiennent qu'à une civilisation très-avancée.

A une époque très-récente, les oracles des anciens sages, recueillis par une érudition civique, et proclamés par le génie; les maximes des amis de l'humanité, parées de tous les charmes d'une sensibilité profonde, et revêtues de la puissance irrésistible de l'éloquence, réveillèrent dans des cœurs généreux, le sentiment des droits les plus précieux; et bientôt un concours de circonstances politiques très-extraordinaires, d'ambitions audacieuses, d'intrigues méprisables, de mesures mal concertées, et de grands projets renversés, faisant successivement disparaître les voiles derrière lesquels se cachaient d'antiques institutions, les phantômes qui en défendaient l'inviolabilité, les illusions qui en consacraient l'existence, la force qui en protégeait la durée, l'intérêt privé qui en soutenait la base, un noble enthousiasme s'empara, avec la rapidité de l'éclair, d'une nation vive, aimante, idolâtre de la gloire; un mot magique retentit depuis l'Escaut jusques aux Pyrénées; et sous le nom de régénération, commença une révolution que les vertus affranchies voulaient diriger vers le bonheur du monde, mais qui, livrée par l'inexpérience du peuple, au délire des passions déchaînées, n'offrit pendant quelque temps, que le tableau d'un bouleversement horrible.

Cette tourmente s'est lentement dissipée. Mais si l'esprit de vertige qui précède la chute des empires, ne doit pas étendre de nouveaux orages sur l'Europe; si la destinée de la France permet

que la justice, la prudence et le génie, conservent, sous l'égide de la victoire, de la paix et de la concorde, le dépôt sacré des idées libérales, l'humanité satisfaite recueillera, du sein des agitations révolutionnaires qui viennent de finir, de grands résultats bien propres à multiplier les progrès de la civilisation.

Lorsque la tempête commença de s'appaiser, tous ceux qui, dans le silence de la retraite, s'efforçaient d'entretenir le flambeau de la science, avertis par une espérance consolatrice, et entrevoyant le calme dont ils jouissent aujourd'hui, redoublèrent leurs efforts pour appliquer au bonheur public, les connaissances humaines délivrées de toute entrave. Ceux qui cultivent l'histoire naturelle, embrassèrent avec ardeur ce généreux dessein; et ils placèrent au rang de leurs entreprises les plus chéries, le perfectionnement des ménageries considérées dans leurs rapports avec l'intérêt public.

Animé par leur exemple, je proposai quelques idées sur ce sujet, bien plus important qu'on ne l'avait cru pendant un grand nombre de siècles (1).

Les illustres collègues dont j'avais le bonheur de partager la sollicitude pour l'accroissement de la splendeur du Muséum d'Histoire Naturelle, voulurent bien adopter ces idées. Ils les perfectionnèrent, en les appliquant à l'établissement confié à leur administration. Elles les conduisirent à un plan de ménagerie digne d'un grand peuple, par laquelle ils projetèrent de remplacer celle qu'ils avaient été forcés de faire construire à la hâte, pour y donner asyle aux animaux de l'ancienne ménagerie de Versailles, qu'on avait amenés dans le Muséum, à ceux qu'on avait réunis avec ces derniers, et à ceux que l'on se proposait d'y réunir encore. Ils résolurent de ne plus laisser subsister ces enceintes étroites dans lesquelles les animaux ont été condamnés pendant si long-temps à toutes les souffrances de la captivité; d'élever, pour ainsi dire, sur les ruines de ces prisons, un monument dont les proportions, la beauté et les convenances annonçassent la

(1) Ces idées ont paru dans la Décade Philosophique, au commencement de l'an 4 de l'ère française.

grandeur de la nation, la dignité de l'histoire de la nature, l'importance des résultats désirés; qui, loin de blesser les yeux du citoyen, du naturaliste et de l'homme sensible, pût être avoué par le patriotisme, la science et la philosophie; et qui, en faisant disparaître tous les restes des ménageries de la première et de la seconde sorte, ainsi qu'en ajoutant à tous les avantages des ménageries de la troisième et de la quatrième, montrât au lieu des arsenaux de la force, ou des inventions de l'orgueil, le produit des lumières et l'ouvrage d'une politique humaine, portés au plus haut degré de perfection que l'état actuel de la civilisation puisse faire naître.

Ce projet vaste et cependant facile, a déjà été réalisé en partie. Chaque jour voit paraître au milieu des jardins du Muséum, sous les auspices d'un gouvernement avide de favoriser tout ce qui est grand et utile, et par les soins de mes célèbres collègues, une nouvelle portion de ce bel établissement pour lequel on n'aura pas eu de modèle, et que les amis de la science souhaiteront de voir imité (1).

On pourra comparer cette immense ménagerie à une campagne variée et riante, où les différentes espèces d'animaux jouiront de toute la liberté qu'il sera possible de leur laisser sans danger pour des spectateurs nombreux et quelquefois imprudents; où elles trouveront le toit, l'exposition et les soins les plus convenables à leur organisation; et où, vivant au milieu des plantes et des arbres de leur pays, à l'ombre du moins des végétaux les plus analogues à ceux de leur patrie, se livrant comme sur leur terre natale, à leurs jeux et à leurs mouvements chéris, ne sentant ni leur exil, ni la perte de leur indépendance, elles présenteront à l'œil de l'observateur le tableau fidèle des productions de la nature vivante dans les contrées les plus remarquables du globe.

Trois objets sont le but principal de cet établissement.

Le premier est de faire servir la curiosité publique à répandre une instruction durable et facile, sous l'apparence d'une satisfaction

(1) Le citoyen Molinos est l'architecte qui, d'après les idées des professeurs du muséum, a donné tous les plans et dirige l'exécution de cette ménagerie.

passagère et légère; de mettre en action les tableaux des habitudes des animaux, et les portraits des espèces, que les Plin, les Linné et les Buffon nous ont transmis; de substituer aux attitudes de la contrainte, les mouvements d'une sorte d'indépendance, aux privations de la réclusion, quelques jouissances de la liberté, aux poids douloureux des fers, l'heureuse absence de toute entrave; et par ce grand changement, de cesser d'altérer la morale de la multitude, en l'appelant tous les jours vers des images multipliées de gêne, d'ennui, d'inquiétude, de liens et de tourments qu'aucune utilité ne peut justifier.

Le second de ces trois objets est de donner aux naturalistes les vrais moyens de perfectionner la zoologie, par les ménageries; et le troisième, de servir la société plus directement encore, en acclimatant les animaux étrangers réclamés par l'économie publique.

Mais lorsque cette ménagerie sera terminée, tous ceux qui cultivent les connaissances humaines, ne pourront pas jouir du spectacle qu'elle présentera. Tous ceux qui se livrent à l'étude de la nature, ne pourront pas venir visiter ce monument érigé en l'honneur de cette nature admirable et féconde. Et, d'ailleurs, quel est l'ouvrage de la main de l'homme, dont la durée ne soit pas très-limitée par l'empire du temps, et par la puissance bien plus destructive encore, des opinions, des passions et des folies humaines?

Des hommes zélés pour l'instruction publique, ont conçu le projet d'étendre à tous les temps et à tous les pays, le charme et l'utilité de ce grand établissement. Ils ont imaginé de donner au public l'histoire et le portrait des animaux qui seront nourris dans cette ménagerie; de répandre ainsi et de perpétuer dans toutes les contrées, non seulement une figure très-ressemblante de ces animaux, la description de leurs formes, l'image de leurs attitudes, la peinture de leurs mouvements, le récit de leurs actions, l'exposition de leurs habitudes, mais encore les résultats de tous les essais auxquels ces mêmes animaux auront donné lieu pour les progrès de la physique, ou pour ceux de l'industrie sociale.

Ils ont su que depuis quelques années mes collègues avaient

engagé des artistes habiles (les citoyens Maréchal et Redouté), à peindre sur du vélin , et à représenter dans différentes situations , les animaux vivants que l'on amène au Muséum , et à continuer ainsi cette superbe collection de peintures , de plantes et d'autres êtres organisés , commencée par la munificence de Gaston , frère de Louis XIII , exécutée par les Robert , les Basseporte , le célèbre Van-Spaendonck , et déposée dans la bibliothèque du Muséum où ces végétaux avaient vécu.

Le citoyen Miger s'est chargé de multiplier , par la gravure , toutes celles de ces peintures sur vélin , qu'a produit le pinceau du citoyen Maréchal , et particulièrement celles qui offrent l'image de mammifères ou d'oiseaux observés dans des circonstances intéressantes.

On aura atteint , par l'exécution de ces gravures , une partie du but que nous venons d'indiquer.

Pour parvenir à l'atteindre en entier , on joindra à chaque figure un article relatif à la conformation et à l'histoire de l'animal dont les traits auront été gravés ; et c'est par mon ami et confrère le citoyen Cuvier , de l'Institut National , l'un des plus grands anatomistes , des meilleurs écrivains , et des plus savants naturalistes de l'Europe , que sera écrit le texte qui accompagnera chaque planche.

Lorsque mes occupations me permettront de me charger de quelques-uns de ces articles , mon nom placé au bas de ceux que j'aurai faits , indiquera le plaisir que j'aurai eu d'associer mon travail à celui de mon ami.

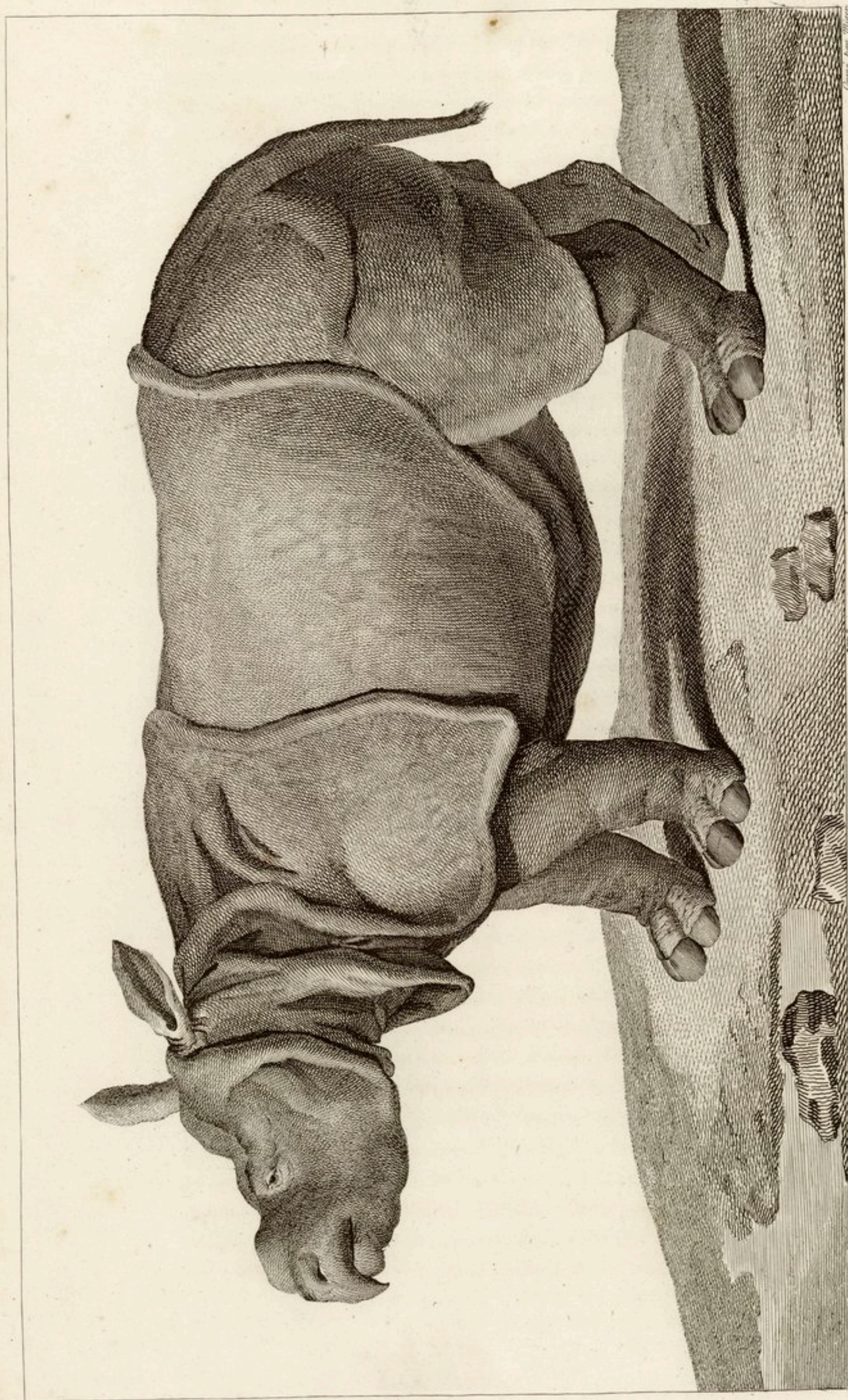
Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que l'ouvrage dont nous parlons , étant une copie fidèle de la ménagerie du Muséum , servira , comme cette ménagerie , à faire connaître avec précision les effets des divers degrés de la domesticité sur les animaux féroces , sur les animaux sauvages , sur ceux que leurs qualités paisibles rendent propres à être retenus auprès de l'homme , associés à ses labeurs , attachés à son sort , et enfin , sur ceux dont la sensibilité très-vive les lie à lui , par l'affection la plus profonde et la plus durable.

C'est , d'ailleurs , dans une ménagerie telle que celle dont on se

propose de multiplier les bienfaits, par l'ouvrage à la tête duquel nous traçons quelques lignes, que l'on pourra connaître la véritable figure d'un très-grand nombre d'animaux très-dignes d'attention. C'est dans une enceinte semblable qu'on pourra tirer des conclusions justes de leur conformation, observer, par exemple, sur les Éléphants, les Rhinocéros, les Hippopotames, les Lions, les Tigres, les Ours marins, les Autruches, les Casoars, etc., les résultats de la composition, de la réunion et de la séparation des principaux organes, la sensibilité plus ou moins grande aux diverses températures, aux différents aliments, aux odeurs, aux couleurs, aux impressions sonores, le mode de l'accouplement, le temps de la portée, la durée de l'incubation, etc.

C'est avec le secours d'un monument tel que cette ménagerie, qu'on parviendra à créer la science de la physionomie des animaux, plus réelle que celle de la physionomie de l'homme, parce que leur pantomime n'exprimant pas d'idées, ne peignant que des sensations, et n'étant jamais altérée par le déguisement, est plus simple, plus forte et plus vraie.

L'ouvrage dont nous terminons l'introduction, pourra donc être considéré un jour comme le complément nécessaire de toute histoire des animaux. Peut-être sera-t-il du petit nombre de ceux qui survivront aux révolutions de la science, parce qu'indépendant de toute hypothèse et même de tout système de classification, il ne présentera que des images exactes tracées par la plume ou gravées par le burin.



RHINOCEROS UNICORNIS *RHINOCEROS UNICORNE*

LE RHINOCEROS UNICORNE.

RHINOCEROS UNICORNIS.

LES Rhinocéros qui sont les plus grands des Quadrupèdes, après les Éléphants, méritent presque autant que ceux-ci l'attention des naturalistes, par les singularités de leurs mœurs et de leur naturel. Mais comme ils n'ont point été réduits en domesticité ; comme ils sont naturellement farouches ; qu'ils vivent solitaires, et qu'on n'en approche point sans danger, ils ont toujours été beaucoup moins connus, et ce n'est que dans ces derniers temps que l'on a eu des renseignements précis, même sur les points les plus apparents de leur organisation. Les caractères du genre ne sont point équivoques. La corne qu'ils portent sur le nez, suffirait seule pour les distinguer de tous les autres animaux : elle n'est point creuse comme celle des Bœufs et des Moutons, ni osseuse comme celle des Cerfs et des Daims ; mais elle est solide comme dans ces derniers, et composée, comme dans les premiers, de fibres d'une nature analogue à celle des poils. Ils ont de plus les pieds tant de devant que de derrière divisés chacun en trois doigts, ce qui ne se trouve dans aucun autre animal. Comme ils sont plus bas sur jambes que l'Éléphant, et que leur tête n'est point garnie de défenses, ils n'ont pas reçu de trompe : seulement le milieu de leur lèvre supérieure s'allonge un peu en pointe, et jouit d'assez de mobilité et de force pour que l'animal puisse l'employer à arracher les arbres ou les branchages dont il se nourrit. Les dents molaires des Rhinocéros sont au nombre de 28, et ont des formes très-déterminées ; celles d'en bas représentent, par leur couronne, un double croissant ; celles d'en haut sont carrées et offrent une ligne saillante à leur bord externe, et deux autres perpendiculaires à la première, qui ont elles-mêmes de petits crochets latéraux ; les creux qui restent entre ces lignes varient beaucoup, pour l'étendue et la figure, selon que la dent est plus ou moins usée. Les dents antérieures ne sont pas en même nombre dans toutes les espèces, et il y en a une qui en manque totalement. La difficulté de voir et surtout de comparer ensemble les Rhinocéros, a retardé long-temps la connaissance des véritables caractères de leurs espèces. Ces animaux ont été rares dans tous les temps. Aristote n'en parle point du tout. Le premier dont il soit fait mention dans l'histoire, fut celui qui parut à la célèbre fête de *Ptolémée Philadelphe* (1), et que l'on fit marcher le dernier des animaux étrangers, apparemment comme le plus curieux et le plus rare. Il était d'Éthiopie. Le premier que vit l'Europe, parut aux jeux de *Pompée*. Pline dit qu'il n'avait qu'une corne, et que ce nombre était le plus ordinaire (2). *Auguste* en montra un autre, lorsqu'il triompha de Cléopâtre. Dion Cassius, qui rapporte ce fait, ne détermine

(1) Athenée, Liv. V. (2) Pline, Liv. VIII, Chap. 20.

point l'espèce. Strabon décrit fort exactement un Rhinocéros unicorne qu'il vit à Alexandrie; il parle même des plis de sa peau. Pausanias, de son côté, décrit fort bien le bicorné sous le nom de *Taureau d'Éthiopie*. Il en avait paru deux de cette dernière espèce à Rome, sous Domitien, qui furent gravés sur quelques médailles de cet empereur, et firent l'objet de quelques épigrammes de Martial, que les modernes ont été long-temps fort embarrassés à expliquer, parce qu'il y était fait mention de deux cornes. Antonin, Gordien, Héliogabale, Héraclius, ont également fait voir des Rhinocéros. Les anciens avaient donc, sur ces animaux, des connaissances qui ont long-temps manqué aux modernes. Le premier que ceux-ci aient vu, était de l'espèce unicorne. Il avait été envoyé des Indes au roi de Portugal, Emmanuel, en l'an 1513. Ce roi en fit présent au Pape; mais le Rhinocéros ayant eu dans la traversée un accès de fureur, fit périr le bâtiment qui le transportait. On en envoya, de Lisbonne, un dessin au célèbre peintre et graveur de Nuremberg, *Albert Durer*, qui en grava une figure que les livres d'histoire naturelle ont long-temps recopiée. Elle est fort bonne pour le contour général; mais les rides et les tubercules de la peau y sont exagérés au point de faire croire que l'animal est couvert d'écailles. On en conduisit un second en Angleterre, en 1685; un troisième fut montré dans presque toute l'Europe en 1739, et un quatrième qui était femelle, en 1741. Celui de 1739 fut décrit et figuré par *Parsons* qui mentionna aussi celui de 1741. Je crois que ce dernier est le même qui fut montré à Paris en 1749 et peint par *Oudri*, et que c'est aussi lui qu'Albinus a fait figurer dans les planches 4 et 8 de son histoire des muscles. Il fut le sujet de la description de Daubenton. Celui dont nous allons nous occuper n'est par conséquent que le cinquième. Un sixième, très-jeune, destiné pour la ménagerie de l'Empereur, est mort à Londres, peu après son arrivée des Indes, en 1800, et a été disséqué par M. Thomas, chirurgien, qui a publié ses observations dans les Transactions philosophiques. Ces six étaient de l'espèce des Indes à une seule corne. Deux individus décrits par des Voyageurs, savoir, celui que Chardin vit à Ispahan et qui venait d'Éthiopie, et celui dont Pison inséra la figure dans l'Histoire naturelle des Indes de Bontius, n'avaient également qu'une corne; ainsi, d'une part, le Rhinocéros à deux cornes n'a jamais été amené vivant en Europe, et, de l'autre, les Voyageurs ont été fort long-temps à en donner une description détaillée. C'est ce qui faisait révoquer son existence en doute, et ce qui embarrassait les naturalistes à la lecture des passages où les anciens en parlaient. M. *Parsons* chercha, le premier, à établir que le Rhinocéros unicorne était toujours d'Asie, et le bicorné, d'Afrique. Quoique Flaccourt ait vu de loin ce dernier dans la baie de Saldagna, le Colonel Gordon fut le premier qui le décrivit exactement, et sa description fut insérée, par Allamand, dans les suppléments de Buffon. Sparmann en donna une autre dans les Mémoires de l'Académie de Suède, et dans la relation de son Voyage au Cap. On sut alors qu'outre le nombre des cornes, le Rhinocéros du Cap diffère de celui des Indes, en ce que sa peau est absolument privée de ces plis extraordinaires qui distinguent ce dernier; mais ce fut Camper qui mit le sceau à la détermination de ces deux espèces, en montrant qu'elles diffèrent encore

par le nombre des dents de devant, celle du Cap n'ayant absolument que ses 28 molaires, et celle des Indes ayant de plus quatre grandes incisives et deux petites.

Il ne faut pas croire cependant que l'histoire des espèces de Rhinocéros soit encore parfaitement sans nuage. D'une part, Gordon dit expressément que son Rhinocéros bicorne avait quatre dents incisives à la partie antérieure des mâchoires, tandis que ceux de Sparmann et de Camper en manquaient, ainsi que tous ceux dont la dépouille a été apportée en Europe. D'autre part, *Bruce* nous donne une figure de Rhinocéros à deux cornes, dont la peau fait les mêmes plis que celle de l'unicorne. Il est vrai que cette figure est copiée de celle de Buffon, à laquelle *Bruce* a seulement ajouté une corne. Mais pour sauver l'honneur de ce Voyageur, il faut bien croire qu'il ne s'est déterminé à ce plagiat apparent que parce que cette figure ressemble en effet à l'animal qu'il a vu. Il faudrait donc ou établir quatre espèces, ou supposer que le nombre des cornes et les plis de la peau ne sont que des variétés accidentelles. *John Bell*, chirurgien anglais, décrit, dans les Transactions philosophiques pour 1793, un Rhinocéros de Sumatra qui paraît encore spécifiquement différer de tous les autres; il a deux cornes, une peau sans poils, quatre grosses incisives, dont les inférieures sont longues et pointues, et point de petites.

L'espèce unicorne, à six dents incisives, qui va seule nous occuper, parvient quelquefois à douze pieds de longueur sur sept de hauteur, et pèse 5,000 et plus. L'individu représenté sur notre Planche avait neuf pieds de long, quatre pieds et demi de haut au garrot, onze pieds et demi de tour; sa tête avait deux pieds de long et 18 pouces de haut à l'occiput; ses oreilles avaient dix pouces de long, et étaient à pareille distance l'une de l'autre; l'œil avait un pouce de largeur, les narines trois, les pieds huit; l'ouverture de la gueule huit pouces de profondeur, et la queue deux pieds de long. On remarquait sur sa tête dix tubercules gros, durs et saillants; savoir: un au devant de chaque oreille, un au dessus de chaque œil, un de chaque côté, à dix pouces derrière l'œil; un autre, également de chaque côté, à l'angle inférieur et postérieur de la mâchoire, et deux impairs, dont le premier sur le front, entre ceux qui sont devant les oreilles; l'autre un peu plus bas. Ce dernier, qui est longitudinal, comprimé et assez élevé, pourrait bien passer pour un rudiment de seconde corne, et faire croire que le nombre des cornes est en effet variable. Ce Rhinocéros avait tellement usé sa corne, qu'il n'en restait que la base, haute d'environ un pouce, et large de huit. Mais on peut juger qu'elle aurait été fort longue sans cette détrition. Il y a en effet des individus dans lesquels cette arme a plusieurs pieds de longueur, et l'on en conserve une au Muséum qui, quoique mutilée, a encore trois pieds huit pouces et demi; celle-là est fort mince; celles qui demeurent courtes sont ordinairement beaucoup plus grosses. Il ne paraît pas que les variétés de leur grandeur aient des rapports constants avec le sexe. Dans cette espèce, la corne est fixée aux os du nez d'une manière immobile, ces os ayant une surface très-inégaie dont les tubercules pénètrent dans les creux de la peau à laquelle la corne est attachée; mais dans l'espèce du Cap, les os du nez sont lisses, et rien n'empêche que les cornes ne se meuvent avec la peau, si le muscle occipito-frontal a assez de force pour contracter celle-ci. Sparmann a

4 LE RHINOCEROS UNICORNE.

prétendu que ces cornes se meuvent, et Bruce a eu tort de l'en critiquer aussi amèrement qu'il l'a fait. Les plis de la peau sont ce qui contribue le plus à donner à ce Rhinocéros un aspect singulier, et comme monstrueux; ils varient peu d'un individu à l'autre: ceux du cou sont les plus saillants. L'individu que nous décrivons en a d'abord un qui se rend du devant de l'oreille à l'angle postérieur de la mâchoire inférieure; puis un très-petit sous la gorge, et un grand qui descend sous le cou, où il se réunit, avec son correspondant, en une espèce de fanon transversal; enfin, un dernier, duquel part une branche qui monte obliquement sur l'épaule: il y en a un petit qui forme un triangle avec cette branche et le pli principal dont elle sort. Le tronc en offre deux très-étendus en forme de ceinture, le premier en arrière de l'épaule, l'autre en avant de la cuisse: il y en a un transversal sur chaque fesse, qui part du côté de la racine de la queue, et un autre oblique, qui part du genou et qui remonte vers le côté de la queue; il y en a enfin un en bracelet sur le coude. Dans le vivant, la peau de l'intérieur de ces plis est rougeâtre et moins dure que celle du reste du corps. On dit qu'il y a dans leur creux des poux propres aux Rhinocéros, et qu'il s'y amasse accidentellement des mille-pieds et d'autres insectes lorsque l'animal se vautre. La peau du Rhinocéros est d'une dureté et d'une sécheresse plus grande encore que celle de l'Éléphant. On y voit par-tout de petites éminences, de l'épaisseur et de la largeur de pièces de monnaie, qui ont été un peu exagérées dans la plupart des figures; elle est totalement dénuée de poil, excepté au bout de la queue, au bord des oreilles et à la racine de la corne; encore ces derniers sont-ils plutôt des fibres détachées de la corne que de véritables poils. Il n'y a point de scrotum apparent; la verge se dirige en arrière pour uriner; il n'y a que deux mamelles situées dans l'aîne, aux côtés de la verge. La couleur générale est un gris-brun foncé, assez uniforme. Les sabots sont beaucoup plus forts que dans l'Éléphant; ils garnissent le dessous des doigts comme le dessus, et sont attachés aux phalanges par des lames minces et parallèles, plus grandes que celles qu'on observe dans le Cheval. Les grandes incisives s'usent et s'applatissent à leur extrémité; les deux petites de la mâchoire inférieure sont coniques, et restent cachées sous la gencive pendant la durée de la vie. Ce n'est que dans le squelette qu'on les a découvertes. La plupart des Auteurs ont écrit que le Rhinocéros avait la langue revêtue d'écailles dures et qu'il écorchait en léchant. Buffon l'a même rapporté expressément de l'individu que nous représentons, et cependant cela n'est point exact. Cette langue est molle. Il s'en élève seulement sur son quart antérieur des filets minces, obliques en plusieurs directions, et formant des espèces de pinceaux ou de bouquets. Le palais a douze éminences transversales peu saillantes.

On n'a aucun détail authentique sur la propagation du Rhinocéros. Les anciens ont supposé pour lui, comme pour tous les animaux qui urinent en arrière, que son accouplement se fait aussi dans ce sens; mais on sait aujourd'hui que dans tous ces animaux, la verge se reporte en avant au moment de l'érection. On ignore la durée de la gestation; il ne naît qu'un petit à la fois. Le Rhinocéros naissant est de la taille d'un gros chien; il n'a encore qu'un premier germe de corne. A deux

ans, cette corne n'a encore qu'un pouce de hauteur, quoique l'animal soit déjà grand comme une génisse. A six ans, la corne a neuf ou dix pouces. Une femelle de dix à onze ans, décrite par Daubenton, avait dix pieds de long sur cinq de haut, et sa corne avait un pied. Il paraît que c'est à peu près là l'époque où le Rhinocéros est adulte; car celui que nous décrivons, et qui est mort âgé de plus de vingt-cinq ans avec tous les signes de l'âge avancé, était encore resté en deçà de cette taille; nous ne croyons donc pas que la durée naturelle de la vie du Rhinocéros approche de celle de l'Éléphant, ni même qu'elle égale celle de l'homme; mais il paraît que la corne croît pendant toute la vie.

Le Rhinocéros approche encore bien moins du naturel docile de l'Éléphant; il demeure toujours intraitable; une brutalité indolente, semblable à celle du Cochon, est son état ordinaire; mais si sa colère est excitée, il devient d'autant plus terrible, que sa grandeur, sa force, l'épaisseur du cuir qui le revêt, laissent peu de prise sur lui à nos armes. L'individu représenté dans la Planche tua deux jeunes gens qui s'étaient imprudemment introduits dans son parc. Dans l'état sauvage, cet animal vit dans la solitude et dans les bois les plus épais. Pour peu qu'il s'aperçoive du voisinage d'un homme, il se précipite sur lui avec une sorte de fureur, le terrasse et le foule aux pieds, ou le perce de sa corne. Quoiqu'il soit très-bas sur jambes, il court si rapidement, que le galop du Cheval ne peut suffire pour lui échapper.

Un fait rapporté par Bontius, prouve qu'il ne manque pas d'un certain degré d'instinct, lorsqu'il s'agit de la conservation de sa progéniture. Une femelle attaquée en plaine par des chasseurs, s'occupa d'abord de faire rentrer son petit dans le bois; pendant tout ce temps, elle se laissa molester sans se défendre; mais quand le petit fut caché, elle revint fondre sur les assaillants avec tant de furie, qu'ils furent obligés de se réfugier en hâte derrière des arbres.

Les anciens lui ont attribué une antipathie particulière pour l'Éléphant, et il est probable qu'en effet on les faisait combattre ensemble dans les jeux publics; mais dans l'état de nature, ils n'ont aucun motif pour s'attaquer, et aucun fait avéré ne prouve que cette antipathie soit réelle. Chardin a même vu deux Éléphants et un Rhinocéros vivre paisiblement ensemble. Les Indiens lui attribuent, sans doute avec aussi peu de fondement, une grande amitié pour le Tigre. Comme ces deux animaux aiment également les lieux marécageux et les bords des rivières, on les aura souvent vus ensemble, et il n'en aura pas fallu davantage pour motiver ce récit fabuleux. En effet, le Rhinocéros ressemble au Cochon, par le besoin continuel où il est de se rafraîchir la peau en se plongeant dans l'eau, ou en se vautrant dans la fange. Il a plusieurs autres rapports avec cet animal. Sa vue est encore plus faible, car ses yeux sont plus petits et plus voilés; mais son odorat est de la plus grande finesse, et on ne peut le surprendre qu'en ayant le plus grand soin de se tenir sous le vent. Son oreille est aussi très-fine, et il s'en sert avec beaucoup d'attention pour écouter les moindres bruits. Sa voix ordinaire ressemble au grognement d'un Cochon, et n'est pas très-forte; mais lorsqu'il est en colère, il pousse des cris aigus que l'on entend de loin. Il ne consomme pas, à beaucoup près, autant que l'Éléphant. Dans l'état de nature, il mange toutes sortes de branchages

6 LE RHINOCEROS UNICORNE.

et d'herbes grossières. Il vient quelquefois dévaster les champs, surtout ceux de cannes à sucre. Le Rhinocéros de 1749 mangeait 60 livres de foin et 20 livres de pain par jour. Celui de M. Parsons consommait 7 livres de riz mêlé de sucre, et une grande quantité de foin et d'herbe verte. Le grand que nous représentons consommait 150 livres de foin. Ses excréments ressemblent à ceux du Cheval ; mais ils sont plus gros et plus secs. Il dort d'un sommeil très-profond.

Les dépouilles du Rhinocéros n'ont pas une grande utilité ; son cuir sert surtout à faire des manches de fouet ; sa corne a quelque valeur en orient, où l'on en fait des vases auxquels les Indiens et les Arabes attribuent la vertu de faire découvrir le poison si l'on y versait des liqueurs qui en contiennent. Il faut que ce préjugé soit fort ancien, car Arrien compte déjà, dans son périple de la mer rouge, les cornes de Rhinocéros au nombre des objets de commerce.

Les limites assignées par la nature à cette espèce unicorne, ne sont pas parfaitement connues : on sait bien qu'elle est à peu près la seule qui habite dans le continent de l'Inde ; mais différents rapports semblent faire croire qu'on en trouve aussi dans quelques cantons de l'Abissinie. L'individu que Chardin vit à Ispahan en venait, et Bruce rapporte qu'on en voit quelques uns vers le Cap Gardéfian : mais tous ceux de l'intérieur du pays sont, selon lui, à deux cornes, ainsi que tous ceux du Cap de Bonne-Espérance.

Observations anatomiques sur le Rhinocéros.

LE Rhinocéros adulte de la ménagerie de Versailles dont nous avons parlé dans l'article précédent, se noya dans son bassin en Juillet 1793. Il fut apporté à Paris quelques jours après, où, malgré la chaleur extrême de la saison, MM. Mertrud et Vic-d'Azir s'occupèrent, pendant plusieurs jours, à en faire l'anatomie. Ces deux Anatomistes sont morts sans avoir publié leurs observations ; mais les dessins faits sous leurs yeux par Maréchal et Redouté, sont déposés à la Bibliothèque du Muséum, avec de petites notes explicatives de la main de Vic-d'Azir. Je crois du devoir de ma place de communiquer aux Naturalistes ce que ces dessins, au nombre de 36, présentent de plus important : c'est ici la première occasion que j'aye trouvée de m'acquitter de ce devoir. Un jour sans doute on fera graver ces dessins, et le public en jouira d'une manière plus complète.

À l'ouverture de l'abdomen, se présentèrent d'abord trois courbures d'intestins disposées en travers, ayant chacune plus d'un pied de diamètre ; les deux premières étaient réunies, sur leur longueur, par un tissu cellulaire épais qui faisait croire, au premier coup d'œil, qu'elles ne faisaient qu'un seul boyau ; mais en fendant ce tissu avec précaution, on reconnut qu'elles n'étaient que collées, et qu'elles formaient par conséquent deux replis différents du même intestin ; la troisième de ces portions apparentes était le *Cæcum*. On voyait régner à sa face antérieure une bande tendineuse ; mais les deux portions de colon n'en présentaient point. En avant de ces trois portions intestinales, se distinguait une petite partie de l'estomac, recouverte par l'*épiploon* : celui-ci était replié au dessus du *colon* ; mais il était assez grand pour le couvrir entièrement s'il eût été étendu. Derrière le *Cæcum*, en avant du pubis, se remarquait une très-petite partie de l'intestin *iléon*. L'estomac avait une figure allongée, arrondie par les deux bouts, et presque égale en diamètre dans toute son étendue, excepté vis-à-vis du cardia, où il était un peu plus gros, et dans un endroit situé aux deux tiers de la distance du pylore au cardia, où il y avait un étranglement notable. Il avait quatre pieds, de droite à gauche, sur environ quatorze pouces de diamètre. Le cardia était à quinze pouces de l'extrémité gauche et le pylore à sept de la droite. Ces deux

ouvertures étaient, l'une et l'autre, du côté de la petite courbure. La rate était attachée à presque toute la grande courbure de l'estomac; sa longueur était de près de quatre pieds, et sa largeur de plus d'un pied; sa forme était une ellipse allongée. Le foie n'avait que deux lobes et un petit lobule; son lobe droit était plus grand que le gauche, qui était divisé par une scissure assez profonde; on voyait une autre petite scissure sur la base et vers le bord inférieur du lobe droit. Ce foie étendu avait, de droite à gauche, quatre pieds huit pouces; il n'y a point de vésicule du fiel, mais un canal hépatique énorme, qui pénètre dans le *duodenum* par un trou situé à côté de celui par où entre le canal pancréatique, de manière que ces deux canaux ne se réunissent point; leurs entrées dans le *duodenum* sont garnies chacune d'un petit sphincter ou valvule flottante.

Je ne trouve rien qui indique la longueur précise du canal intestinal. Outre les deux arcs du *colon* dont nous avons déjà parlé, cet intestin a d'autres portions moins volumineuses, et dans lesquelles on distingue mieux les boursoufflures et les bandes tendineuses. Le *cæcum* a plus de deux pieds de long sur quinze pouces de diamètre; sa surface est assez unie par devant; les boursoufflures y sont beaucoup plus remarquables par derrière.

La surface interne des intestins offre des observations extrêmement curieuses. Dans le premier tiers de la partie du *duodenum*, située entre le pylore et l'insertion des canaux hépatiques et pancréatiques, la membrane interne produit, par ses replis, de petites lames saillantes longitudinales, dont la figure serait celle d'un segment de cercle de peu de hauteur. Vers le dernier tiers de cet espace, ces lames saillantes prennent graduellement une forme triangulaire et une direction plus transversale; elles se changent en espèces de papilles pyramidales. A six pouces de l'insertion de ces canaux, ces papilles, ou plutôt ces lames, deviennent beaucoup plus nombreuses, et reprènent une forme comprimée, arrondie, irrégulièrement lobée ou fendue.

On en trouve de groupées, de doubles et de triples. Au-delà de l'insertion de ces canaux, les papilles s'allongent en filaments cylindriques que l'on peut comparer à de petits vers de terre pour la grosseur et pour la figure. Ces filaments sont si serrés vers le milieu de la longueur du canal, qu'ils couvrent tout à fait la surface interne de l'intestin sans y laisser d'espace libre; il y en a qui ont jusqu'à dix lignes de largeur. Plus loin, leur nombre diminue, leur extrémité s'amincit, mais leur longueur augmente; il y en a de plus d'un pouce et de quinze lignes: quelques uns ont l'extrémité fourchue. Cette disposition continue jusqu'à l'insertion de l'*iléon* dans le *cæcum*; mais ici elle cesse subitement. La valvule du *cæcum* est circulaire et garnie, à sa surface concave, de plusieurs petites valvules conniventes. L'intérieur du *cæcum* ne présente que les rides et les inégalités ordinaires; mais dans l'intérieur du *colon*, on retrouve une quantité de ces plis formant des lames saillantes intérieurement: seulement ils y sont toujours dirigés dans le sens transversal. Dans le voisinage du rectum, ces replis s'étendent toujours davantage en largeur, et occupent, souvent circulairement, tout le pourtour du canal. Celui de tous ces replis qui est le plus grand, sépare précisément la cavité du colon de celle du rectum: il n'y a presque aucun de ces replis dans ce dernier intestin.

La verge du Rhinocéros a déjà été décrite et figurée par Parsons, par Edwards et par Gordon. Elle est assez singulière: la partie qui sort du prépuce cutané ordinaire est d'un beau rouge, et en forme de cône allongé et tronqué par le bout. La troncature est creuse, et il en sort une petite partie en forme de champignon, dont la tête serait elliptique au lieu d'être ronde. L'orifice de l'urèthre est placé au tiers postérieur de la longueur de l'ellipse. On remarque sur la face postérieure de la verge, près de sa troncature, une série de huit ou dix petites pointes charnues. Les mamelons sont au côté de la racine de cette verge; il y en a un dans chaque aîne. Les testicules sont un peu plus en arrière que les mamelons, et ils font à peine une saillie sensible au travers de la peau, quoiqu'ils soient réellement hors de l'anneau. Ils ont un épидидyme distinct, et le reste du canal déférent n'est point replié sur lui-même; mais après être rentré dans l'anneau, il se rend dans l'urèthre comme à l'ordinaire.

Je n'ai rien trouvé sur la structure intérieure des vésicules séminales, ni sur l'existence ou la non existence des prostates et des glandes de Cowper.

Dans les figures que j'ai sous les yeux, l'urèthre présente une singularité très-remarquable; c'est qu'il se renfle subitement vers le cinquième inférieur de la verge, de manière à représenter un ellipsoïde allongé; il se rétrécit ensuite pour sortir sous la forme du petit champignon dont nous avons parlé. Mais il paraît que les parois de ce canal ne se renflent presque point à l'endroit du bulbe. Il paraît encore que les canaux déférents se réunissent avec les canaux excréteurs des vésicules séminales pour former un canal commun qui débouche dans l'urèthre par une seule ouverture. La vessie a son plus grand diamètre situé en travers. Les reins sont à hauteur égale dans l'abdomen.

Les deux poumons ne sont point divisés en lobes; ils ont chacun près de deux pieds de longueur sur seize pouces de largeur: le cœur a quinze pouces de long sur un pied de diamètre: l'épiglotte représente un triangle presque équilatéral. En avant de chacun des ventricules de la glotte, est une petite ouverture en forme d'arc de cercle vertical, dont la concavité est tournée en arrière: ces ouvertures donnent chacune dans une petite excavation de la base de l'épiglotte. La langue, qui a près de deux pieds de long, peut se diviser en trois parties. La partie antérieure, terminée par une courbe demi-circulaire, est garnie des petits filaments dont j'ai parlé plus haut: la partie moyenne est absolument lisse; la postérieure a en avant des papilles à calices assez nombreuses et placées en quinconce. Un peu plus loin, vers la base de l'épiglotte, sa surface est mamelonnée, et sur les côtés de l'épiglotte et du larynx, il y a des tubercules percés chacun d'un pore.

Nous pourrions suppléer à une partie de ce qui manque dans cette anatomie par ce que Sparmann nous dit touchant celle d'un Rhinocéros bicorné de onze pieds et demi de long qu'il a disséqué, si les détails de cet Auteur ne manquaient pas de vraisemblance en certains points.

Il dit, par exemple, que le canal intestinal n'avait que 28 pieds de long, et que le cœcum n'était qu'à trois pieds et demi de distance de l'anus. La première assertion n'est guère croyable pour un animal herbivore, et la seconde ne peut absolument point s'accorder avec nos figures.

M. Thomas dit dans son anatomie d'un jeune Rhinocéros, faite à Londres en 1800, que les intestins grêles étaient fort courts; que la peau se mouvait facilement sur la chair, attendu qu'elle n'y était attachée que par une cellulose très-lâche; qu'il n'y avait point de pannicule charnu, et il en donne pour raison que l'animal n'en avait pas besoin, vu que l'épaisseur de sa peau le rend insensible aux piqûres des insectes, et que d'ailleurs sa dureté l'aurait empêchée de céder à un muscle si faible.

L'individu qu'il a disséqué, et qui était seulement de la taille d'une génisse de deux ans, n'avait que quatre molaires de chaque côté.

L'Auteur trouve, comme Sparmann, de grands rapports entre les intestins du Rhinocéros et ceux du Cheval; seulement, dit-il, le cœcum était beaucoup plus considérable.

Il décrit et représente les villosités intérieures de l'intestin grêle; mais seulement vers le haut, là où elles sont pyramidales.

Il rapporte enfin une structure qu'il croit avoir observée dans l'œil du Rhinocéros, et qui consiste en quatre brides d'apparence musculaire, qui s'attachent à la face interne de la sclérotique, à égale distance autour du nerf optique, et qui s'élargissant, vont embrasser le grand cercle de la choroïde et se confondre avec elle. M. Thomas suppose que ces brides doivent servir à changer la forme de l'œil, et à raccourcir l'axe visuel lorsque l'animal veut considérer des objets éloignés.

Lorsque nous reçûmes la dissertation de M. Thomas, nous cherchâmes aussitôt à vérifier son observation sur des yeux de Rhinocéros que nous conservions dans l'esprit de vin; il nous parut que ces brides n'étaient autre chose que les nerfs ciliaires, entourés d'un peu plus de cellulose qu'à l'ordinaire: cependant comme il a examiné des yeux frais, il a pu mieux voir que nous.